



Paroles pour un Colloque : Aimé Césaire

Ernest Pépin

Écrivain guadeloupéen
jim.pepin@gmail.com

Texte pour le Colloque international du Centre Césairien d'Études et de Recherches (Fort-de-France, 2024).



La poésie d'Aimé Césaire remonte du fond de l'esclavage. Elle a le bruit des cordages, la morsure du fouet, le vertige des mâts. Elle creuse un silence centenaire qui nous vient des côtes de l'Afrique. Elle troue le silence opaque et hypocrite des dieux. Elle descend aux enfers du langage avec une force volcanique pour opérer une remontée de laves incandescentes qui rebaptise tout sur son passage. Au diable les dentelles du doudouisme ! Au diable le colonialisme ! Au diable la sacro-sainte blanchitude ! C'est une poésie qui racle le fond de la révolte et qui, ce faisant, se reconstruit en proposant un nouvel humanisme. Cette poésie révolutionne le réel en allant au plus vrai de la langue, en bousculant le dictionnaire, en mobilisant toutes les ressources de l'indicible. Ce par quoi, elle est cosmique car elle plonge ses racines dans le tréfonds de l'univers. Ce par quoi elle est tellurique car elle bouscule l'ordre de la matière. Ce par quoi elle est dionysiaque car elle sonde tout autant qu'elle révèle. Elle approfondit tout autant qu'elle exhume. Elle aspire tout autant qu'elle inspire. Un souffle de jazz nous est proposé. Avec ses syncopes, ses apocopes, ses apnées, ses phrasées, ses variations, ses improvisations, ses respirations, dans un vertige éblouissant des sens, des formules chatoyantes, des envolées sidérantes.

Avec lui, la poésie se fait tour à tour ruminations intérieures, explosions irradiantes, proférations prophétiques, ondes concentriques. Tout cela à la faveur du mot, à la ferveur du dit. Cette poésie désarticulée percute comme un tambour, gronde comme un fauve, hurle comme un cyclone. Jouant de la polyphonie, de la polyrythmie, de la polytonie, pour concasser les sons

du poétique, pour renouveler la messe de la parole enfouie au cœur de l'histoire. L'enjeu n'est pas de faire de la poésie mais d'arpenter les versants d'une blessure immémoriale. Et pourtant quelle tendresse suinte de ses vers. Ils ont la fraîcheur d'une eau baptismale, la candeur d'un amour du peuple dominé, la douceur d'un sirop de batterie. Cette tendresse est pudeur, elle masse comme un onguent, délivre comme un bain démarré, soigne comme un médicament de feuillage. C'est que le poète se veut aussi un guérisseur des plaies les plus intimes, un faiseur de pluie bienfaitrice, un charmeur de serpent, un chaman qui lance des formules magiques. Césaire est tout ça et plus encore. Il remonte des mythes les plus anciens, des plus pharaoniques, des plus mystiques. Il s'élève vers les ciels les plus inattendus, les plus barbares, les plus excentriques. Il caresse des nuages phosphorescents, incandescents, déhiscent. Sa poésie tonne, détonne, trône. Et n'allez pas me dire qu'elle n'est pas poésie ! Elle l'est assurément dans l'acceptation exacte du terme, dans son sens le plus profond, dans sa vérité absolue, dans sa quête incessante de révélation sacrée. Qui dira mieux que lui ?

Les blessures, l'amour, l'Afrique, la renaissance farouche, l'humanité trahie, la résilience offerte, le dépassement conquis, la négritude qui se met debout, la griffe coloniale, la protestation, l'indispensable réhumanisation, la décivilisation humiliante, la fierté d'être noir, la fleur fragile de l'humanisme, l'éloge de la parole poétique, l'élan vital des cadastres de l'espoir, la force vitelline des civilisations meurtries. Tout est là ! Tout est dit !

Poésie éclaboussure du vide et du trop-plein

Poésie déchiquetée par les requins trop avides

Poésie des marées montantes

Poésie des naissances d'aube

Poésie des convulsions du désespoir

Poésie sauvage du sang des nègres

Poésie des mots drus et crus comme la salve du soleil

Poésie juteuse comme le fruit trop rare du baobab

Poésie d'essaim solitaire et solidaire

Poésie d'un tam-tam vaudou

Poésie flamme furieuse d'incandescence

Poésie paratonnerre

Poésie bâton de pluie

Poésie calendrier de l'inédit

On peut tout dire d'Aimé Césaire, ce frère-volcan, ce père des mots, cet amant de l'Afrique. On ne dira pas assez qu'il fut précurseur de lui-même, inventeur de lui-même, fils de lui-même. Et dans cette solitude où il nous convie, l'éveilleur intraitable des peuples de l'aube. Au bout du petit matin, cette déchirure intérieure, cette parole qui vole haut comme l'éclair d'un aigle, ce poème-totem qui nous emporte et nous déporte, Cette verrition, cette combustion, cette ambition. Ce poudrolement est d'une autre mémoire. Il est d'un autre étiage. D'une autre secousse de l'humain en nous. De l'espèce singulière des plantes de laboratoire, de la lave même de l'inconscient. Du plus aigu de la conscience. Au bout du petit matin, cette fleur vénéneuse qui nous somme et nous assomme, cet héritage qui nous enrichit, cette éloquence du vrai et du pur, cette projection de l'irrué qui disperse ses semailles d'îles jusqu'au profond du monde. À l'orée des mots, la mitraille insolente de la parole, des buissons de mémoire sur nos têtes, des clapotements de langue dans nos bouches, des prières de cathédrales incendient nos forêts, des cicatrices anciennes balafrent nos dos de gris-gris. J'en appellerais à la pétition des étoiles, à la folie douce des méduses, au battement incessant d'un tambour de brousse. Je saisis l'amphore du poème pour boire la rosée du petit matin. Et mon cœur déjà réconcilié sourira à la poésie.

Et voici que je te salue.

Aimé Césaire, pur-sang des songes, brave fils aimé de la poésie, je te salue. Par-delà la mort ingrate, je te salue. Quand flambent les poèmes de la liberté, je te salue. Quand dans le vent les arbres agiteront tes poèmes, je te salue. Quand les astres annonceront ta mort, je te salue. Quand les écoles déclameront ta poésie, je te salue. Quand le temps aura converti ta poésie en diamant, je te salue. Je salue en toi l'écharpe des mornes, le feu

des lianes, la floraison du balisier, la cage qu'on ouvre, la gerbe des racines, le dit des fleuves, la splendide nature tropicale qui n'est jamais si belle que lorsqu'elle se conjugue à tes poèmes. Je te salue parce que tu es toi. La flèche de canne l'étoile capitale, le donjon des splendeurs, le gardien de ta terre. Je te salue pollen, essaimeur des vents, lumière ardente du manceniller, étincelle du feu sacré de la poésie.

Son. Mot. Cri. Hurlement. Gémissement. Trompette. Batterie. Blues. Ti-bois. Jazz. Halètement. Gwoka. Mazurka. Ronflement. Grésillement. Flûte. Tout l'orchestre des mots passe en revue la poésie d'Aimé Césaire.



© *Synergies Venezuela*, n° 9, Année 2024.

Revue du GERFLINT.

ARK : <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb42724296r>

Bibliothèque nationale de France - Décembre 2024 -

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-venezuela>

